

RENCONTRE DE LA MORT A LA RUE

MOUSSA DJIMENA, TRAVAILLEUR SOCIAL, EQUIPE DE RUE D'AURORE



Une histoire de culture

« J'ai une autre culture. En Afrique, quand il y a un décès, c'est à la fois, la joie et la fête, l'amertume et la tristesse. Chez moi, les morts sont très présents : on en parle au quotidien, on se dit qu'on les voit, qu'ils sont dans la maison. Tous les vendredis soir, on laisse une écuelle de lait, parce qu'on dit qu'ils reviennent parmi nous. Tout ce qu'ils ont fait de positif nous sert : « Tonton *Un tel*, ou Tata disait que... ».

L'institutionnalisation du social

« A Paris, j'ai trouvé l'indifférence, dans le métro... Au point de me demander avec ma femme si je pourrais y vivre. Je ne comprenais pas. C'est comme ça que j'ai découvert les personnes à la rue. La France qu'on m'avait présentée en Mauritanie, c'était une France forte et riche. Chez nous, il y a la solidarité : les gens ne dorment pas dans la rue. On est pauvre mais on est ensemble. Le social, tel que je l'ai vécu, moi, c'est une façon de vivre, d'être avec les gens, de partager. Tandis qu'ici, le social est institutionnalisé. Je me suis senti dans un autre monde. Je suis allé, à partir de 1991, rencontrer la très grande famille des personnes à la rue dans la Gare de Lyon. La SNCF enlevait les bancs ; les gens se sont couchés par terre. »

L'accompagnement après la mort

« Quant à la mort à la rue, dans l'association *Cœur des Haltes*, fusionnée maintenant avec *Aurore*, on en parle beaucoup.

Chaque fois qu'il y a un décès, on accompagne, on apporte des fleurs, on organise des prières dans l'église. Ce qui est un peu difficile pour moi : je ne suis pas habitué à aller dans un cimetière à deux ou à trois.

Nous, c'est tout le village qui débarque, 2 ou 300 personnes. Puis pendant une semaine ou plus, on reçoit des gens venus de tous les villages.

Il y a 10 ans, quand je me suis retrouvé à deux à Thiais, ça m'a fait un choc. J'ai fait une prière dans le silence. Il pleuvait. Je ne connaissais pas d'enterrement de ce type-là. En Afrique, on s'épaulait. Je parle souvent de ce jour-là. »

Souvenirs partagés avec les familles

« Il nous arrive de retrouver la famille, mieux que la police. Quand la famille vient nous voir, on a des objets ou des photos, des paroles, on peut montrer les lieux dans lesquels ils dormaient. Une dame passait tous les jours devant son frère qu'elle n'avait pas vu depuis 15 ans, sans reconnaître le beau jeune homme qu'elle avait connu ! Dans les enterrements, on peut se retrouver dans des situations compliquées, au milieu de familles qui ne se sont pas vues depuis des années. Une femme SDF dans la Gare de Lyon a découvert un jour qu'elle avait un frère qui travaillait dans la gare, à la bagagerie, son mari, après divorce était retourné en Algérie avec deux enfants. Le frère ne voulait pas entendre parler des demi-frères. Le jour de l'enterrement de sa sœur SDF, il y a deux familles. Le frère refuse de serrer la main à l'autre famille, et est parti en disant : « Et pourtant, c'est mon sang qui s'en va ». C'est lourd pour une équipe. »



Et dans les associations, faire mémoire

J'ai rencontré beaucoup de Morts à la rue, j'aime en parler comme si les personnes étaient vivantes : ainsi d'une dame qui avait 75 ans quand je suis arrivé dans la gare de Lyon et qui m'a tout appris. Un soir de neige, j'ai appelé les pompiers pour elle : elle a montré qu'elle transpirait sous ses couvertures : « rentre chez toi, mon petit Moussa, je ne mourrai pas de froid, mais je pourrais plutôt mourir de votre absence, je n'ai pas besoin des pompiers ». Ou ce Tunisien qui, très malade, savait qu'il allait mourir. De longues démarches ont été faites qui lui permirent de revoir sa famille. Il rentra en France et, au téléphone, il me dit combien il était heureux. Quelques jours après, il était mort. Je raconte ces choses-là aux nouveaux qui n'ont pas la sérénité des Anciens.

